

vient à la conclusion que ces femmes peuvent être considérées comme porteuses de principes moraux et sociaux et comme des agents transmetteurs des fondements idéologiques dans le Mexique ancien.

Dans la deuxième section, intitulée « Minorités et médias », on fait apparaître la place des minorités par le biais de différents supports médiatiques : blogs, forums, internet, presse écrite, télévisions locales, série télévisées, documentaires etc. Ainsi Sabrina Cataldo (pp. 111-123) se penche-t-elle sur la manière dont les minorités ethniques du bassin mosellan – un espace possédant une grande quantité de télévisions de proximité – sont incluses ou non dans la programmation locale. La question qu'elle pose est de tenter de savoir comment on représente l'immigration sur le canal local. L'idée sous-jacente est que les images véhiculées par les chaînes nationales, les chaînes françaises en particulier, sont négatives vis-à-vis des groupes d'immigrés et marquées par des stéréotypes. Puis, Laurence Schwob (pp. 125-137) analyse le lien entre interculturalité et médias au prisme d'un groupe minoritaire peu visible dans l'espace civique : les Aborigènes d'Australie. Ce groupe a été soumis aux politiques assimilationnistes suivies par le gouvernement australien et, de tout temps, a affirmé et revendiqué sa culture par le biais de l'art pictural. Ainsi la culture aborigène est-elle de plus en plus présente au sein du web qui en favorise la diffusion à travers des galeries en ligne tels *Cybertribe* ou des sites comme *Aboriginal Art Online*.

Dans le cadre d'une comparaison, Christoph Vatter (pp. 139-149), analyse la représentation du multiculturalisme dans deux séries télévisées : une allemande, *Türkisch für Anfänger*, une québécoise, *Pure Laine*, qui dégagent les défis propres à chaque culture. La contribution de ce chercheur allemand permet de découvrir les œuvres cinématographiques d'un jeune cinéaste turco-allemand, Fatih Akin, qui examine très souvent le choc des cultures dans ses films. Tant dans la série télévisée allemande que dans les films de ce dernier (par exemple, *Gegen die Wand*, 2004), on constate que les représentations identitaires sont examinées à partir d'images et de figures semblables qui apparaissent dans plusieurs séquences : le drapeau turc dans la série (p. 145) et la forte présence du rouge comme couleur dans le film de Fatih Akin. En ce qui concerne les représentations sonores, les petits clips de présentation mélangent les traditions orientales et occidentales dans la série (p. 146) tandis qu'il y a une alternance parfaite de la musique traditionnelle turque avec les rythmes hip-hop dans *Gegen die Wand*. Ce contraste montre que

la culture turque et la culture allemande connaissent une période de transition. L'affirmation des représentations identitaires à travers la question de Soi et de l'Autre peut être une source d'inspiration pour les sociétés européennes qui cherchent à trouver les meilleures conditions de cohabitation entre cultures différentes, mais ancrées sur un même territoire.

Enfin, la contribution de Linda Saadaoui (pp. 151-169, version également en anglais) porte un regard critique sur le triangle « identité, culture, communication » de Dominique Wolton (*L'autre mondialisation*, Paris, Flammarion, 2003). Elle prend pour exemple la société luxembourgeoise – un tissu composite formé par plus de 150 nationalités différentes et trois langues officielles – à travers l'étude d'un fait divers : la guerre des drapeaux. Elle apporte également des réponses à un concept nouvellement inscrit dans l'immigration, le travailleur transfrontalier, qui se révèle être le produit d'une structure du marché de travail ne se limitant pas aux cadres de l'État (p. 161).

S'inscrivant dans le cadre de l'année européenne du dialogue interculturel (2008), ce livre collectif parvient à sensibiliser le lecteur à la question du multiculturalisme, montrant la richesse de diversité culturelle croissante, mais attirant aussi l'attention sur le fait que celle-ci prend place dans un contexte particulier : mondialisation, dérégulation, après 11-Septembre. Grâce à la partie finale qui comporte des témoignages sur l'Autre, via les échanges encouragés par le programme européen Erasmus, force est de constater que la mise en place d'une véritable espace de cohabitation se fonde sur le respect des différentes cultures.

Ayse Pirim

CREM, université Paul Verlaine Metz
ayse.pirim@univ-metz.fr

Sociétés

Georgeta CISLARU, Frédéric PUGNIÈRE-SAAVEDRA, Frédérique CITRI, eds, *Analyse de discours et demande sociale. Le cas des écrits de signalement*. Carnets du Cediscor, 10, 2008, 172 p.

Fruit de l'activité d'un groupe de travail sur le « discours du signalement » (p. 13), la présente publication s'adresse « aussi bien aux analyses du discours qu'aux chercheurs d'autres disciplines préoccupés du rôle du langage dans la construction de la réalité sociale » (4^e de couverture). La prise en charge pragmatique de différents systèmes

de contraintes dans un acte d'écriture – qui est évaluateur et producteur de normes – fait l'objet des sept contributions, la question étant abordée d'un point de vue différent dans chacune des trois parties. L'ensemble est suivi d'un glossaire, d'une bibliographie et d'un index.

La première partie traite du scripteur, de son écriture et de la manière dont se met en jeu une identité professionnelle. Frédéric Pugnère-Saavedra (pp. 21-36) explicite la composition du corpus de base. Il dégage les régularités permettant de les considérer comme un sous-genre spécifique qui s'inscrit lui-même au sein du genre des écrits professionnels du domaine social, lui-même inclus dans l'hypergenre des écrits professionnels (p. 24). L'acte d'écriture commun à l'ensemble des textes a pour objet de « porter à la connaissance d'une autorité administrative ou judiciaire une situation réelle ou présumée de danger ou de mauvais traitement d'une personne de moins de 18 ans » (p. 24). La pertinence du corpus est fondée par l'unité de la visée pragmatique, l'exigence de la structuration des dossiers, la manière dont le positionnement du travail social se manifeste au sein de l'écriture. Par exemple, à travers l'analyse de rapports rédigés par des travailleurs sociaux en milieu ouvert, Patrick Rousseau (pp. 37-54) tente de saisir la représentation de l'action de ceux-ci ; ce afin répondre au problème de la nature de celle-ci, souvent indéfinissable, et d'en comprendre la complexité. En effet, la posture du travail social en milieu ouvert apparaît comme complexe (p. 54), notamment en raison de l'unité pratique de pôles contradictoires, caractérisant son action (p. 54) comme action « paradoxale », de « compromis » (p. 53), et comme mise en scène d'une relation sociale entre différents acteurs.

La deuxième partie concerne un acte essentiel : l'« évaluation ». Pour Marie Veniard (p. 57-78), évaluer consiste en l'écriture de « ce qui ne va pas » et se traduit par un usage fréquent, dans les rapports d'intervention de l'orientation éducative (OÉ), des mots « problèmes » et « difficultés ». « Difficultés » renvoie à une dimension subjective – liée à la description singulière d'une situation – et à une personne, tandis que « problèmes » est lié à une dimension objective et se réfère à « une typologie socialement construite » (p. 66). Si le mot « difficulté » est préféré pour des raisons d'« efficacité » (p. 69), ceci est relatif à la demande institutionnelle de faits précis (notamment de la part du juge). Dans le travail pour l'« adhésion de la famille à la procédure mise en œuvre » (p. 71), les « difficultés » sont

reconnues, alors que les « problèmes » renvoient à une disjonction entre la référence objective et la perception subjective. Ainsi, « son environnement plus compositionnel permet[-il] une description de "ce qui ne va pas" sans pour autant le faire entrer dans des typologies établies, le commentaire est centré sur la personne » (p. 77). Pour Sylvie Garnier (p. 79-91), la dimension évaluative se manifeste par une logique de concession, plus précisément de « marqueurs concessifs » (pp. 82-83) qui « configu[rent] à [leur] manière les modalités de [l']évaluation, pour la rendre recevable par les destinataires » (p. 85). Ainsi « les évaluations construites par les énoncés concessifs [...] convergent[-elles] vers la décision que le scripteur soumet au juge » (p. 89).

La troisième partie envisage la manière dont se construisent un lien et un espace intermédiaire entre les travailleurs sociaux et les familles. Posant la « question de la prise en charge énonciative de[s] énoncés [des familles] » (p. 97), Frédérique Sitru (pp. 95-116) analyse la reprise par les travailleurs sociaux du discours des familles, et notamment « des phénomènes de glissement entre représentation d'un discours et description d'une attitude » (p. 105) dans les rapports étudiés. Ce glissement se manifeste dans l'usage des « verbes de parole à proprement parler » (pp. 106-107), des verbes « illocutoires », des verbes de pensée/jugement. L'interprétation des rapports en est rendue plus difficile et la construction d'une position de surplomb du rédacteur est favorisée.

Partant du décalage entre l'objectivité de l'« assise normative et juridique [des écrits de signalement d'enfants en danger] » (p. 117) et de la dimension subjective de leur « configuration discursive » (p. 117) transparaissant dans « l'emploi des lexèmes *émotion*, *sentiment*, [...] *impression* » (p. 118), Georgeta Cislaru (pp. 117-136) se concentre sur la « peur et sa représentation linguistique » (p. 118), qui inclut le domaine des « états timériques » (p. 121). Le trait le plus frappant est l'attribution de tels états – réflexifs ou allocentrés – aux membres de la famille faisant l'objet de l'écrit et à l'auteur de celui-ci. Cette mise en discours des émotions contribue à l'émergence d'un espace relationnel lié aux conditions de l'appréhension de l'émotion. Les états timériques acquièrent un « statut d'émotion sociale » (p. 131), la médiation émotionnelle servant de base à une « cohésion textuelle » (p. 132) de nature pragmatique.

In fine (mais sa contribution aurait tout aussi bien pu ouvrir le recueil), Marie-Thérèse Matras (pp. 137-

141) souligne l'importance de la lecture des rapports par les familles et ses conséquences sur la pratique des travailleurs sociaux, notamment sur l'attention qui doit être portée au poids et au sens des mots. L'écrit « engage [a] perception » des travailleurs sociaux et il doit y avoir un souci d'utiliser « le plus possible les mots de tout le monde, en évitant le jargon de la profession » (p. 139). En effet, quatre niveaux de mésinterprétations sont possibles : « Malentendu du vocabulaire, résonance affective portée par un mot particulier; incidence du contexte dans lequel la relation se déroule, projection personnelle de l'intervenant dans l'histoire d'autrui » (p. 143).

Du point de vue de l'analyse du discours, ces travaux ouvrent des perspectives sur l'étude possible d'autres types d'écrits proposant – sous la forme d'un rapport – une évaluation, présentant aussi bien des outils, des concepts et des matériaux pour une recherche comparative sur les stratégies discursives d'évaluation dans des écrits professionnels ayant cette fonction hors du cadre du signalement. Ils peuvent aussi fournir de nombreuses suggestions sur les stratégies discursives – études de vocabulaire dans l'écriture de ce qui va et de ce qui ne va pas, mécanismes du compromis et de la concession, présence ou absence de stratégie d'intersubjectivation, poids d'une « neutralité malveillante » (p. 26) – et sur la manière dont s'y construit une posture d'identité professionnelle et une relation spécifique entre intervenants et personnes objets de l'intervention.

Cette première perspective n'est pas la seule. Il est important de ne pas comprendre l'ensemble des contributions comme étant émises du point de vue de Sirius, malgré l'impression de technicité des outils d'analyse du discours. L'accès des familles aux rapports les concernant depuis 2002 (p. 26, p. 80, p. 97, la contribution de Marie-Thérèse Matras) a été un aiguillon important pour la réflexion. La manière dont se trouve décrit le compromis comme stratégie active, le rapport au discours et aux pratiques du discours comme ne relevant pas d'un machiavélisme mais d'une situation de l'action discursive elle-même nous semblent autant d'éléments importants des contributions présentées. Pour Frédérique Sitri, l'enjeu de ses analyses est la monstration du rapport qu'entretient le travailleur social avec « la matérialité linguistique » (p. 116), rapport induit par la tâche de « mise en mot » pour les destinataires multiples d'une situation complexe.

Néanmoins, on se permettra d'exprimer quelques regrets : en premier lieu, l'absence de reproduction

de formulaires d'écrits de signalement dont le poids formel est souligné dans certaines contributions, ainsi qu'un certain flottement dans la désignation des écrits, notamment par rapport à la présentation qui en est faite lors de la première contribution. En effet, la terminologie précise du début (pp. 28-30) se trouve parfois brouillée dans les contributions qui suivent sans qu'on puisse clairement appréhender s'il s'agit de mentions englobantes ou de variations liées aux dispositifs locaux ayant fourni le corpus. Cependant, ces quelques regrets n'entachent en rien l'intérêt des contributions dans le cadre d'une réflexion sur le discours comme construction d'une représentation et sur la manière dont les stratégies discursives apparaissent comme des stratégies évaluatives. Les index (notions et auteurs) achèvent d'en faire un instrument de travail pertinent pour des analyses ultérieures ainsi que pour la formation. Mais la question demeure de savoir de quelle manière les acteurs eux-mêmes peuvent s'emparer de telles analyses relativement à la situation de communication complexe qui est la leur, entre forme, objectif, construction et préservation d'un lien de confiance avec les familles.

Laurent Husson

*Écritures, université Paul Verlaine-Metz
UHP Nancy 1 - IJFM de Lorraine
laurent.husson3@wanadoo.fr*

Valéry Cossy, Fabienne MALBOIS, Lorena PARINI, Silvia RICCI LEMPEN, dirs, *Figures du féminin dans les industries culturelles contemporaines.*

Nouvelles Questions féministes, vol. 28, 1, Lausanne, Éd. Antipodes, 2009, 150 p.

Nouvelles Questions féministes, revue francophone internationale fondée en 1981 par Simone de Beauvoir à la suite de *Questions féministes*, propose une livraison traitant des figures post-féministes apparaissant dans quelques films, séries télévisées et romans, l'accent étant surtout posé sur les industries culturelles anglo-saxonnes. Cinq contributions alimentent et illustrent la thématique dont les dénominateurs communs demeurent : la difficulté de définir le postféminisme, notion floue même si les auteures de l'éditorial soulignent qu'elle est « souvent mobilisée pour désigner une idéologie conservatrice et antiféministe, dont le discours médiatique actuel serait imprégné » (p. 9), et des représentations de femmes outrancièrement stéréotypées, dénuées de sens critique et surtout de message politique, au fond très conventionnelles.